

HOMMAGE A FRÉDÉRIC MISTRAL
Président d'Honneur de la Société des Études Portugaises

CINQUANTENAIRE DE MIREILLE
(1859-1909)



MA VISITE A MAILLANE
13 Avril 1909

Deux Journées en PROVENCE

Par le VICOMTE DE FARIA
VICE-PRÉSIDENT
de la Société des Études PORTUGAISES de Paris

Il n'a été tiré que cinquante exemplaires de cette Plaquette, non mis dans le commerce.

Il serait téméraire de ma part de vouloir donner ici une étude sur les œuvres de Frédéric Mistral et sur Mireille (1) en particulier.

Par ces notes intimes, personnelles, je veux préciser, en les rappelant, quelques souvenirs de ma visite dans ce beau pays de Provence — auquel me liait déjà le culte de deux fidèles et précieuses mémoires, chères à mon cœur. Elles m'ont valu bien des sympathies méridionales; sans être un enfant du Midi (2) je suis fils d'un portugais né et baptisé en Provence.

A tant passé l'hiver de 1906 à Bordighera, je rentrais à Paris, par étapes, au mois d'avril de cette même année, accompagné de ma femme et de nos deux filles; et je restais à Marseille une demi-journée seulement.

(1). Il en a été fait cinquante sept traductions, dont une en écriture Braille pour les aveugles. Il n'en existe encore aucune en portugais, tous les lettrés du Portugal comprenant bien cette langue romane qu'est le provençal.

(2). Journal Le Provençal de Paris, (12 cité du Retiro, Paris) mai 1907.

Pour la première fois, je touchais le sol de la belle Provence et j'en connaissais enfin la capitale maritime la grande cité phocéenne, reine de la Méditerranée et porte de l'Orient: Marseille. Des souvenirs de famille m'y attiraient; un grand désir de ma vie était réalisé.

En effet, mon grand-père paternel, le Conseiller Antonio de Faria, fut nommé, par décret du 7 mai 1822, Consul Général de Portugal, il y résida jusqu'en 1828.

C'est à Marseille, le 13 Décembre 1823, que le Vicomte Auguste de Faria (2), mon Père, vit la lumière, ainsi que sa sœur Ernestine de Faria. Tous les deux furent baptisés à l'Eglise Notre Dame du Mont, l'une des belles paroisses de la cité marseillaise. Je visitais cette belle Eglise dont le très aimable curé, M. l'abbé J. Féraud, me fit le plus charmant et bienveillant accueil.

(1). Né le 13 février 1784, décédé le 13 août 1857. Du Conseil de S. M. le Roi, Gentilhomme à la Cour, Commandeur du Christ, de la Conception, de la Couronne de Chêne des Pays-Bas, Chevalier de la Légion d'Honneur et de Léopold de Belgique; Chargé d'Affaires à Copenhague (1833), en Colombie (1835), à La Haye (1836), à Rio de Janeiro (1837), aux Etats Unis d'Amérique (1838), à Turin (1844) J'ai publié sa biographie dans l'Archivo de Ex-Libris Portugueses.

(2) Décédé à Paris le 26 sept. 1901, du Conseil de S. M. le Roi, Gentilhomme à la Cour, Officier de la Légion d'Honneur, Grand Croix de la Couronne Royale de Siam, du Lion et du Soleil de Perse, de la Sainte Rose du Mérite Civil de Honduras, Grand Officier du Nicham Iftikar, Commandant du Christ, d'Isabelle la Catholique, S. Maurice et S. Lazare, du Buste du Libérateur du Vénézuéla, Chevalier de l'Ordre de la Tour et de l'Epée, N. D. de la Conception. Consul à Maranhao (1858), Consul Général et Chargé d'Affaires aux Républiques Argentine, de l'Uruguay et du Paraguay de 1871 à 1876. Consul Général à Paris de 1876 à 1888. Premier Secrétaire Honoraire de Légation par décret du 4 fév. 1878, Consul Général de première classe au Havre et à Paris par décret du 11 fév. 1886. Consul Général de première classe à Bristol, par décret du 25 oct. 1888. Inspecteur Général des Consuls de Portugal en Europe (1890). Chargé d'Affaires aux Républiques Argentine et Orientale de l'Uruguay et Consul Général à Buenos-Aires (de 1891 à 1901). Commissaire Royal du Portugal à l'Exposition Universelle de Paris (1900).

En 1907, après mon séjour hivernal à Beaulieu, je m'arrêtais de nouveau, au mois d'avril, à Marseille, au Grand Hôtel du Louvre et de la Paix, comme l'année précédente.

Durant ma visite à M. l'abbé Féraud, je lui demandais l'autorisation de faire photographier les deux extraits de l'acte de baptême. Ces deux extraits relatifs, l'un à mon Père, l'autre à ma tante — sont reproduits, en fac-simile, dans la présente plaquette.

Ma visite de courtoisie et de confraternité consulaire à M. le Consul-Général de Portugal à Marseille me permit de faire sa connaissance personnelle, en 1907, à sa Chancellerie, 52 cours Pierre-Puget; plusieurs circonstances ne me l'avaient pas permis en 1906.

Notre représentant consulaire, M. Louis Martins Pereira de Menezes, est une personnalité distinguée dont l'exquise amabilité est au-dessus de tout éloge, il honore, avec distinction, la carrière consulaire portugaise à l'étranger.

Et, à ce propos, une bonne réflexion s'impose:

Le premier devoir pour toute personne de nationalité étrangère qui limitée, pour faire la connaissance personnelle du Consul. Cette attention, aussi délicate que peu coûteuse, lui vaudra, en maintes occasions, des résultats favorables, si des contrariétés imprévues lui survenaient dans la ville ou en cours de route.

Il est vrai qu'un usage constant de ces visites se transformerait en véritable obligation consulaire pour les représentants des grandes nations, surtout lorsque les déplacements de nationaux, plus nombreux, répondent à leurs habitudes et à leur goût de voyager.

Mais les Portugais quittent rarement leur pays pour aller au loin jouir des avantages d'une villégiature agréable; aussi, les représentants consulaires sont-ils souvent très heureux de revoir, à l'étranger, des compatriotes, qui leur font visite, déférant à une excellente pensée. — C'est avec amabilité et avec gentillesse qu'ils accueillent cet acte de courtoisie.

Dans l'exercice de mes fonctions consulaires, j'ai souvent constaté, non sans étonnement, que les compatriotes, de passage dans la ville, ne se rappelaient l'existence d'un représentant consulaire que lorsqu'un motif intéressé ou une cause quelconque leur en suggérait l'idée.

En 1908, après ma villégiature hivernale à Menton, je m'arrêtais également à Marseille. Cette année-là, comme pendant les années précédentes, je me rendis en pèlerinage à l'Eglise de N. D. du Mont, avec ma femme, nos deux filles et ma sœur Hélène.

Ma Visite à Frédéric Mistral.

Élu vice-Président de la Société des Etudes portugaises de Paris, à l'Assemblée Générale du 28 Décembre 1904, j'avais dû accepter, par patriotisme et par tradition de famille, la charge que m'imposait une distinction d'autant plus flatteuse qu'elle me valait l'honneur de collaborer à une œuvre nationale, à côté d'une célébrité qui est la gloire de la Provence et des Belles Lettres Latines.

Depuis longtemps fervent admirateur de Frédéric Mistral, de ce grand Gentilhomme de la Terre et de la Poésie, je me rappelais les émotions vives et empoignantes que la belle voix de ma sœur Maria-Augusta, (1) dans son interprétation de Mireille me procurait souvent.

(1). Mademoiselle Maria-Augusta de Faria a épousé à Paris, le 24 Décembre 1908, Son Exc. Monsieur Manuel Carlos Gonçalves Pereira, Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire des Etats-Unis du Brésil au Japon et en Chine.

L'honneur et le plaisir de faire la connaissance personnelle du célèbre Poète provençal, doublement françaises et latin — firent naître cette juste ambition:

Saluer et dire toute mon admiration à l'auteur de Beau Petit peuple, cette gracieuse et énergique poésie en provençal que Frédéric Mistral adressa à l'illustre lusophile, Madame Juliette Adam, pour l'Album commémoratif du 4e Centenaire de Vasco de Gama (1898).

Les lecteurs en trouveront plus loin le fac-simile autographe, (version provençale et versification en français).

De courts arrêts de repos à Marseille ne m'avaient pas encore donné la latitude de remplir une démarche que je considérais comme partie intégrante de ma tâche vice-présidentielle.

Dès la fin de ma villégiature d'hiver de 1908-09 dans la Principauté de Monaco, j'ai pu, cette année, séjourner vingt-quatre heures de plus à Marseille, non sans avoir pris, à l'avance, intentionnellement, toutes les dispositions favorables.

Par une lettre écrite de Monte Carlo et adressée au Grand Maître du Félibrige, je faisais connaître l'objet de ma visite, et il me répondit immédiatement, avec si proverbiale et gracieuse urbanité, pour me dire qu'il m'attendrait et me recevrait le 13 avril, le matin.

Ce jour-là, le quittais l'Hôtel Regina de Marseille, et je prenais à 6h 30 le train à destination de Tarascon, accompagné de l'un de mes amis, fort habile dans l'art de Daguerre et de Niepce.

Photographe-amateur moi-même, je me plais à entretenir les meilleures relations avec les professionnels compétents en cet art, surtout lorsqu'on est, de plus, un partisan persévérant de la formation d'archives photographiques de famille, qui laissent des traces à des événements ou à des phases de l'existence.

Cet ami, M. Georges Detaille, voulut bien m'accompagner dans cette excursion, hélas! bien courte, en Provence. Sa collaboration me fut précieuse, car c'est grâce à elle que les instantanés qui ornent cette simple plaquette, donnent à ma courte narration un caractère qui en rendra, inoubliables, des impressions que la plume ne saurait traduire.

Arrivés dans la cité que le talent d'Alphonse Daudet, un ami de Mistral, mit naguère en relief, nous prenions une voiture pour Maillane, (1) situé à dix kilomètres.

À travers un délicieux paysage, des sites enchanteurs, de luxuriantes végétations d'avril, belles prémices du Printemps, notre petit voyage s'effectue heureusement, avec ce charme de l'esprit qui, en de tels endroits, inspira le Poète!

Arrivés au seuil de la maison provençale habitée par Mistral et que nous connaissions déjà par les belles cartes postales éditées par P. Ruat, de Marseille, nous voyons accourir vers nous les deux beaux chiens noirs, incorruptibles du logis, fidèles et inséparables compagnons du Poète, déjà connus par leur assiduité près de leur Maître dans les mêmes cartes postales et qui nous rappellent le mot de Lamartine, un autre Poète, qui, le premier, consacra la réputation de l'auteur de Mireille: — Plus je connais les hommes, plus j'aime mon chien .

(1) BAEDEKER: Sud-Est de la France (1906) page 322: Maillane, patrie et résidence du célèbre poète provençal F. Mistral (né en 1830), auteur de MIREILLE.

Une servante, en costume du pays, avec le visage si franc et si souriant qui caractérise les aimables gens d'Arles s'approche et ouvre la porte. Un instant après, le Poète nous apparaît: un bel homme que le poids des années n'a pas affaibli, l'air martial, belle allure de mousquetaire, parole sympathique, courtoisie exquise, mémoire fidèle et souvenir précis.

Ce fut un accueil vraiment confraternel; cette entrevue sera inoubliable pour moi, et mon entretien avec le Poète marquera d'une pierre blanche la longue série de mes relations avec les grands écrivains du Monde Latin et Hispano-Américain.

Il me parla longuement de ses rapports avec le Portugal, de ses hommes de lettres, de Théophile Braga, (1) de l'influence que les Troubadours provençaux exercèrent sur le langage, le parler des 12e et 13e siècles. De tous les éloges, celui qu'il me fit de S. M. la Reine Amélie fût le plus touchant, car son souvenir remonta bien haut, tout en rappelant les sublimes qualités morales de notre Auguste Souveraine qui lui inspirèrent une admiration profonde.

L'œuvre de la Société des Études Portugaises ne fut pas sans être louangée à son tour, dans cet entretien, non moins que les efforts de son intelligent et aimable Secrétaire Général et fondateur, M. Xavier de Carvalho, poète, écrivain et journaliste fort distingué.

Déférant à mon désir, le Poète consentit à laisser prendre quelques instantanés de notre entrevue et rencontre. Il était 9 heures du matin.

(1). A l'occasion du cinquantenaire de Mireille, Théophile Braga fera prochainement une conférence à Lisbonne: Mistral et son œuvre. C'est à son initiative que sera dû le Message de haute sympathie que signeront les poètes remarquables du Portugal.

Puis, nous nous rendons alors dans la salle à manger où il nous offrit du vin Mariani et du Porto, levant son verre à l'honneur du Portugal.

En passant, je m'arrête devant la maquette du chef-d'œuvre de Théodor Rivière, la statue de Mistral, qu'en ce plus beau mois de l'année, ses amis et admirateurs verront s'élever dans l'ancienne cité gréco-latine, cette ville d'Arles qui vit la splendeur et la magnificence de la Rome conquérante.

Ensuite, l'obligeance du Poète nous permit de remarquer toutes les curiosités de son Cabinet de Travail (tableaux, dessins, gravures, aquarelles, pastels, objets et antiquités de grande valeur).

Il m'offre la carte postale, avec sa signature autographe et sa dédicace, reproduisant son portrait peint à l'huile par un grand maître de l'art, et une photographie reproduisant le tableau de la Farandole.

Je me plaisais à entendre Mistral parler en provençal avec sa servante, qui témoignait à son maître le dévouement le plus affectueux, dans l'exécution de ses ordres. On sait qu'il y a dans le provençal beaucoup de mots qui ont une ressemblance euphonique, grammaticale parfois, avec les mots portugais: par exemple, cadeira, pour dire: chaise; le dictionnaire provençal ou Trésor du Félibrige par Mistral est une œuvre de haute philologie, bien digne d'offrir un nouveau champ d'investigations linguistiques à quelque bénédictin portugais. Garrett, dans son Romanceiro, a fait les premiers pas dans cette voie. Parmi les collections, mon attention est sollicitée par le magistral article que consacra M. Jean Ajalbert (1) au poète provençal dans Je sais tout (N. 22, 1906).

(1). M. Jean Ajalbert, collaborateur au Matin, Directeur du Musée et Château National de la Malmaison, est un ami intime du Poète, et c'est à lui que sont dues les nombreuses démarches que nécessita l'acquisition du Palais Laval ou Palais du Félibrige, organisé et doté par MISTRAL.

Voyageur célèbre, ami du Félibrige, M. Jean Ajalbert, l'écrivain de l'Auvergne, a accompli, de 1900 à 1907, trois voyages en extrême Orient: Java, Japon, Chine, Siam, Indo-Chine. L'un des maîtres du journalisme contemporain.

© CIEL d'Oc - Juin 2005